

III

POUR LE COMPTE D'UNE AUTRE

Mme Liébaut se doutait si peu du secret sentiment caché au fond, très au fond de ce romanesque projet, que sa première action le lendemain fut d'en écrire longuement à son mari. Elle lui envoyait ainsi chaque jour une chronique de sa vie aux eaux et de la santé de leur fille. Ce matin encore elle vit en pensée le médecin recevant cette lettre, au moment de sortir. Il l'ouvrait dans le coupé de l'Urbaine à deux chevaux qui le menait à son hôpital. Liébaut était attaché au service de la *Pitié*. De là il courait à travers Paris de visite en visite. Ces quatre pages d'une fine écriture seraient lues entre deux séances de douleur, et ce serait le viatique quotidien, la petite joie de cet homme excellent, que Madeleine croyait aimer, qu'elle aimait réellement, mais d'une de ces affections dont l'accoutumance a fait une simple amitié. L'honnête femme sourit à cette image qui lui représentait le compagnon de sa vie, dans l'exercice de son accablant métier. Cette physionomie du praticien, déjà usé à quarante-trois ans par l'excès du travail et l'absence totale d'exercices physiques, n'avait rien de commun

avec celle de l'officier d'Afrique, empreinte, elle aussi, d'une précoce lassitude. Seulement les fatigues de l'explorateur évoquaient le mystère du désert, les dangers affrontés dans un lointain décor de larges fleuves, de palmiers gigantesques, de sauvages et vierges étendues. La poésie de la mort bravée froidement parait ce visage tourmenté d'un mâle attrait que n'avait pas le masque bourgeois du docteur, dont les paupières s'étaient ridées à cligner sur des livres de pathologie, les tempes dégarnies à méditer des ordonnances, les épaules voûtées à se pencher sur des poitrines pour les ausculter. Contraste uniquement extérieur ! A la réflexion tous les dévouements se valent, et celui d'un père de famille qui peine courageusement pour les siens n'est pas d'une autre essence que le sacrifice d'un soldat. Madeleine avait l'âme assez saine pour comprendre cette grandeur des humbles vertus, qui n'est méconnue que des cœurs vulgaires, mais si raisonnable qu'elle fût, elle gardait dans un arrière pli de son être cette graine de fantaisie féminine qui s'épanouit en floraisons dangereuses sous le prestige des aventures exceptionnelles et des personnalités frappantes. Rien de plus imprudent que le jeu à quoi elle se préparait : cet effort pour attirer l'attention d'un homme qui, dès la première rencontre, l'intéressait un peu trop. Elle en avait une *préconscience*, si l'on peut dire, puisqu'elle

s'était déjà donné cette justification anticipée : « Si je veux qu'il me remarque, c'est afin de substituer plus tard ma sœur à moi-même, et qu'un goût léger pour moi devienne un sentiment sérieux pour elle. » Sophisme d'une sensibilité à demi ignorante d'elle-même. Il faut toujours en revenir au proverbe dont le plus passionné des poètes, et qui a payé cher son expérience, a fait le titre de son chef-d'œuvre : *On ne badine pas avec l'amour*... Madeleine eût répondu, si on l'eût interrogée quand elle sortit de sa maison, vers onze heures, sa lettre dans la main, avec sa petite fille, qu'il ne s'agissait d'amour, ni peu ni prou, et encore moins d'un badinage. Elle eût été d'une absolue bonne foi ! Une chance s'offrait, cette chance longtemps et vainement cherchée de refaire l'avenir d'Agathe, et la sœur cadette n'eût pas admis une seconde qu'une autre cause lui donnât la vague émotion dont elle était saisie en s'acheminant vers l'hôtel et se posant cette question :

— « M. Brissonnet est-il parti ? Est-il resté ?... Je le saurai tout à l'heure. C'est le moment où Favelles fait sa promenade après son bain et avant son déjeuner. Il sera allé se renseigner, aussitôt sorti... Justement, le voilà... Et les voilà... »

Madeline Liébaut avait suivi d'instinct, et comme sans y penser, pour gagner l'hôtel et sa boîte aux lettres, un chemin un peu détourné qui

rejoignait l'allée du parc, où le Beau du second Empire étalait volontiers ses élégances de onze heures. Il était là, chaussé des plus fins souliers jaunes, guêtré de coutil clair, dans un complet de flanelle rayée, d'une coupe à lui, qui trouvait le moyen d'antidater, si l'on peut dire, par sa forme, cette toute moderne étoffe. Une fleur s'ouvrait à sa boutonnière, cachant à moitié le mince ruban rouge, militairement porté. Le chapeau de paille posé sur le coin de la tête, le cheveu astiqué, vernissé, laqué, le baron fumait, en dépit de toutes les lois de l'hygiène, son deuxième cigare de la journée. Dans l'orbite de son œil s'enchaînait un monocle d'écaille dont la sertissure spéciale et le large ruban moiré faisaient une prétention. Hélas ! un presbytisme croissant en faisait une nécessité. Ce vieil enfant de près de trois quarts de siècle dressait son torse, tendait son jarret. Il dominait de ses épaules le grêle et maladif héros, tout nerfs et tout énergie morale, qu'était Brissonnet. Le commandant, pauvrement vêtu d'un pardessus de drap sombre visiblement acheté dans un magasin de confections, coiffé d'un chapeau melon vaguement roussi aux bords, les pieds pris dans des bottines à lacets dont les cassures ignoraient les coquetteries de l'embauchoir, eût fait triste mine à côté du seigneur qui le promenait sous les arbres du parc, dans la jolie clarté de cette matinée, n'eût été l'air d'aristocratie comme natu-

rellement répandu sur lui. Son regard, qui vous poursuivait d'une obsession quand vous l'aviez une fois croisé, l'éclairait tout entier. Mme Liébaut n'eût pas plus tôt rencontré de nouveau ces yeux d'une si extraordinaire puissance d'expression, qu'elle éprouva, comme la veille, un intime sursaut d'obscur timidité. Elle regretta presque d'avoir pris ce chemin. Ses doigts nerveux caressèrent — pourquoi? Était-ce contenance? Était-ce appréhension d'un danger? — les boucles de sa fille, qui leva son joli visage avec un sourire pour lui dire :

— « Maman, voici M. Favelles avec un autre monsieur. Comme il a l'air malade celui-là!... Et comme ses yeux brillent... »

— « C'est sans doute un voyageur et qui aura pris les fièvres dans des climats tropicaux... » — répondit la mère. Elle avait à peine achevé cette phrase, toute vague et où sa fillette ne pouvait pas deviner qu'elle connaissait parfaitement l'énigmatique personnage; déjà les deux hommes débouchaient de l'allée, le baron rutilant de l'orgueil d'un cornac qui produit son éléphant, et le cornaqué, tout nerveux, tout contracté, aussi passionnément désireux d'être ailleurs que la jeune femme à qui le présentateur disait :

— « Hé bien! chère amie, le commandant Brissonnet n'est pas parti... Vous regrettiez son départ. Je l'ai retenu, et je vous l'amène... »

Quand un jeune homme et une jeune femme qui gardent, entre eux deux, sans se connaître encore, le petit mystère d'un secret, même le plus innocent, sont confrontés de la sorte et avec aussi peu de préparations, les premiers mots prononcés par l'un et par l'autre revêtent une signification décisive. La voix, la simple voix de quelqu'un dont on a remarqué la physionomie accroit ou détruit d'un coup un intérêt naissant. Un geste y suffit, une attitude, trop ou trop peu d'aisance. Que Brissonnet eût eu seulement une allure ou très assurée ou très empruntée, qu'il eût émis d'un timbre déplaisant quelque phrase ou prétentieuse ou banale, et le fragile échafaudage de l'édifice sentimental construit en imagination par la cadette pour y abriter le futur bonheur de son aînée, s'écroulait. Ce fut le contraire qui arriva. Aussitôt que Favelles eut proféré cette formule de présentation trop clairement dénonciatrice de l'entretien de la veille, Madeleine se sentit rougir. Elle vit que la brusquerie soulignée de cette phrase ne gênait pas moins Brissonnet. Ses paupières avaient battu sur ses yeux, l'éclair d'un instant, assez pour dénoncer chez cet officier qui avait fait la guerre, et dans quelles conditions! une susceptibilité de délicatesse égale à celle de Mme Liébaut. Celle-ci lui sut tout de suite un gré infini de cet accord, et elle éprouva le besoin de marquer sa sympathie au héros intimidé.

L'indiscrétion de Favelles lui en fournissait le prétexte. Elle répondit donc :

— « C'est vrai, j'aurais été bien au regret, comme toute vraie Française, d'avoir passé aussi près d'un des compagnons du colonel Marchand, sans lui avoir dit combien tous les miens et moi-même avons admiré le courage des soldats de Fachoda et aussi combien nous les avons plaints... »

Le commandant l'avait regardée, tandis qu'elle parlait, sans timidité cette fois. Elle put lire dans ces prunelles sombres une reconnaissance et une pudeur. Pareil sur ce point à son noble chef, Brissonnet n'aimait guère à parader dans la tristesse de sa vie actuelle avec les fortes actions de sa vie passée. D'ordinaire, on était sûr de le mécontenter en l'interrogeant sur le cruel épisode auquel s'associe le nom du village africain que les Anglais viennent de débaptiser, par respect pour la poignée de braves, ramassés là devant le Sirdar victorieux. Il devina qu'aucune curiosité mesquine ne se dissimulait derrière ces quelques mots de Mme Liébaut, et qu'ils exprimaient un sentiment sincère. Il répondit avec une simplicité pareille, d'une voix qui avait un charme très particulier : elle était très mâle et très douce, extrêmement ferme dans les notes hautes et caressante dans les notes profondes :

— « Ce n'est pas là-bas que nous avons été à

plaindre, madame, c'est depuis... Bien moins que ceux qui ont fait perdre au pays le fruit de notre effort... » Mais il avait trop l'orgueil de ses sentiments pour s'abandonner à la plus intime douleur devant une inconnue, si sympathique lui fût-elle. Il eût eu l'horreur de se prêter sur un pareil sujet à un échange de propos superficiels. Il détourna donc la conversation : « D'ailleurs, le passé est le passé, » continua-t-il, « l'existence du militaire tient toute dans le verbe *servir*. Il n'a rien à reprocher à la destinée du moment qu'il peut le conjuguer dans ses trois temps : j'ai servi, je sers, je servirai. M. Favelles prétend que les eaux de Ragatz me mettront en état de dire ce futur sans mensonge. J'avoue que je ne l'espérais guère en venant ici et que je l'espère moins encore... »

— « Répétez-lui, chère amie », dit le Vieux Beau à la jeune femme, « qu'il ait un peu de patience, et quel miracle ces bains ont accompli sur Charlotte. N'est-ce pas, mademoiselle?... » continua-t-il en s'adressant maintenant à l'enfant qui, tout effarouchée d'être interrogée ainsi, fit tourner, au lieu de répondre, une corde à sauter qu'elle tenait à la main et elle se prit à courir avec dans l'allée.

— « Certes », fit la mère, « elle n'aurait pas sauté comme cela il y a six semaines... »

— « Et moi, je n'aurais pas pris un contre de

quarte avec ce doigté... », insista Favelles, et, de sa canne, il esquissa un mouvement de fleuret. L'homme du second Empire avait été naturellement dans sa jeunesse un de ces friands de la lame, comme il y en eut tant aux environs de 1865. Une grimace de souffrance contracta son visage, tandis qu'il étendait de nouveau son bras en tournant son poignet raidi et remuant ses doigts nouveaux. Il exécuta pourtant plusieurs mouvements, puis appuya son bâton à terre en disant un : « Voilà après dix-sept bains... » triomphal, qui plissa dans un demi-sourire les fines lèvres de Madeleine. Un sourire semblable passa sur le visage d'habitude si tragique du commandant. C'était le signe qu'avec un peu de bonheur et de paix, une enfantine gaieté renaîtrait vite dans cet homme sur lequel pesaient trop d'années d'une trop ardente et trop pénible tension. Le vaniteux baron était si fier de ne plus cheminer, courbé et traînant la patte, qu'il ne remarqua pas ce double sourire, et tous les trois s'engagèrent dans l'allée où la petite gambadait toujours en fouettant de sa corde le gros sable bleu pris au lit du Rhin. Mme Liébaut et Brissonnet se taisaient ou presque, et Favelles s'épanchait en souvenirs. Malgré son constant souci d'être à la mode, le besoin de conter faisait sans cesse de lui le classique vieillard de la légende :

... *laudator temporis acti.*

Son geste d'escrimeur lui avait rappelé les bretteurs de sa jeunesse et les belles séances de terrain, au sortir de la Maison d'Or et du Café Anglais. Les aventures aujourd'hui oubliées d'aimables compagnons qui furent de charmants causeurs et des gloires de salles d'armes revenaient dans son discours : celles d'Alfonso de Aldama, de Georges Brinquant, de Saucède. Madeleine écoutait d'une oreille distraite ces noms qui ne lui représentaient même pas des fantômes, — et ceux qui les portaient ont été des vivants si vivants ! — A la dérobee, elle étudiait l'officier d'Afrique, retombé à cette habituelle méditation qui semblait le transporter bien loin, là-bas, aux pays du ciel torride, de la forêt primitive et du danger. Ils n'avaient pas fait deux cents pas de la sorte ; soudain et sans que rien eût pu faire prévoir cette résolution, le commandant prit congé avec une telle brusquerie que Favelles lui-même en demeura décontenancé :

— « On vous verra cette après-midi?... » demanda-t-il. « Mais qui vous presse?... »

Et comme Brissonnet s'éloignait, après une réponse aussi évasive que brève :

— « Il a de ces accès de sauvagerie », dit le baron, « qu'il faut lui pardonner. Je ne serais pas étonné que le soleil du Congo lui eût frappé la tête... Soyez indulgente pour lui, madame Madeleine. Il n'a pas causé ce matin... Baste ! vous le

reverrez. On ne peut pas se manquer les uns les autres dans cette cuvette qu'est Ragatz... Je crois m'apercevoir qu'il vous a déçue. Je lui ferai prendre sa revanche... »

La psychologie de l'ancien sous-préfet avait sans doute été plus pénétrante, quand il travaillait pour son propre compte. Sans quoi il n'eût assurément pas mérité la note flatteuse trouvée dans l'armoire secrète des Tuileries. Ce départ subit du commandant était précisément le contraire de cette maladresse déplorée par le présentateur. Durant les toutes premières minutes, le plaisir de trouver l'énigmatique personnage de la gare et du restaurant si pareil à son imagination avaient enhardi la timide Madeleine, mais déjà elle commençait à se reprocher une familiarité trop hâtive avec un nouveau venu qui pouvait la mal juger. Cette fuite inopinée calma aussitôt ce léger frisson de scrupule. Elle recommença de se livrer au songe caressé la veille et le matin, d'autant plus librement qu'après sa lettre si franche à son mari, elle ne gardait aucune arrière-pensée. Comment l'idée lui fut-elle venue qu'un sentiment personnel se mélangeât à un dessein si désintéressé : un mariage à ménager peut-être entre l'officier glorieux et malheureux, d'une part, et de l'autre, sa sœur malheureuse elle aussi, dans sa richesse et avec son nom ? Un seul point troublait la conscience de la prudente bourgeoise

qu'elle restait, même dans son romanesque : elle ne savait de Brissonnet que ses actions d'éclat. Elle ignorait tout de sa famille. Quand le soir, elle se retrouva de nouveau avec Favelles, après dîner, elle employa des ruses de diplomate à l'interroger sur les origines du commandant, sans avoir l'air de s'y intéresser.

— « C'est là le malheur », répondit Favelles. « Il vient d'en bas. Il a brûlé l'étape, comme on dit. Ses parents étaient des cultivateurs près de Périgueux. Ils ont fait de gros sacrifices pour l'élever. Je rends à Brissonnet cette justice : il n'en rougit point. Il vous raconterait lui-même, s'il vous connaissait mieux, le dévouement de ce père et de cette mère — qu'il a perdus, voyez quelle épreuve, pendant qu'il était en Afrique!... Pourtant cette humble origine se sent à des nuances. Ainsi la façon dont il nous a quittés ce matin... Ah ! si je pouvais en faire un homme du monde ! Avec sa tournure, s'il arrivait simplement à comprendre quelle force c'est de se mettre en habit tous les soirs... ! » Quand l'ancien sous-préfet prononçait de ces formules, le sérieux de son rouge et important visage d'ex-viveur et d'ex-fonctionnaire était vraiment impayable. « Il ferait le mariage qui lui plairait, d'autant plus qu'il n'a pas de mauvaises manières. Il a des façons dignes, dans leur maladresse. Ça, c'est le soldat. Il est pauvrement mis, mais soigné sur lui. Ce